# ALAIN GIFFARD

## Lecture numérique et logique de l'attention

Les pratiques culturelles numériques posent la question de l'attention, dont je présente une première analyse dans la revue *Bibliothèques* (n°64, oct. 2012). Mon travail en cours repose sur l'hypothèse suivante : la rhétorique ancienne – c'est-à-dire la science, l'art et la technique de la persuasion – constitue une discipline de l'attention et, en tant que telle, a des choses à nous apprendre sur la lecture numérique.

### La rhétorique de l'attention (et son legs)

Le point de départ est la rhétorique d'Aristote. Les sophistes développaient déjà des techniques pour capter l'attention du public, notamment au début du discours. Le projet d'Aristote consiste à reprendre la rhétorique des sophistes et à la reconstruire autour d'une logique propre au vraisemblable, car pour lui la rhétorique n'est pas de l'ordre du vrai mais du vraisemblable ; elle repose sur le raisonnement plausible et non sur des moyens artificiels de contrôler l'attention. Aristote veut mettre de la logique dans la rhétorique et inversement. Il établit ainsi trois catégories de captation de l'attention – catégories intégrées à la rhétorique pendant près de 20 siècles, jusqu'à la Renaissance – en expliquant qu'il faut rendre le public bienveillant, attentif et disposé à apprendre. Selon lui, l'attention n'a pas à voir avec le discours mais avec le public, et seulement avec lui. Ce point est très important car présent dans toute une partie de la littérature et de la philosophie. La rhétorique d'Aristote associe le discours et le public, elle ne les sépare pas.
Dans le cas du conflit des attentions, c'est-à-dire quand le public refuse de prêter son attention, Aristote reconnaît toutefois le contrôle de l'attention comme nécessaire ; il s'agit alors de rhétorique judiciaire. Voici une citation de Socrate en guise d'exemple : “Il est plus facile de faire les louanges d'Athènes devant des Athéniens que devant des Lacédémoniens”. La rhétorique judiciaire joue un rôle d'autant plus important que l'affaire est difficile. Quand l'affaire est facile, il suffit de laisser filer le discours. Ma thèse, inspirée de la rhétorique d'Aristote, est que le problème de l'attention tient à un problème de conflit des attentions.
Héritière d'Aristote, la rhétorique latine (Cicéron, Quintilien...) reprend l'importance de la logique et des différents types d'attention. Elle propose une méthode pour régler la question du conflit des attentions : l'insinuation (*insinuatio*). Cette innovation subvertit l'approche d'Aristote et permet de constituer la théorie classique de l'exorde comme première partie du discours. Selon la *Rhétorique à Herennius*, il y a des causes faciles pour lesquelles le conflit d'attention est faible, et des causes difficiles pour lesquelles le conflit d'attention est fort ; une partie du savoir-faire du rhétoricien consiste à déterminer rapidement si sa cause est facile ou difficile. Cette situation plus ou moins conflictuelle entraîne deux types de commencements du discours : *promiun* (entrée directe) et *insinuatio* (entrée indirecte). Nécessaire en cas de cause difficile, l'insinuation déplace l'attention sur un autre terrain pour la réinjecter ensuite dans le discours. La *Rhétorique à Herennius* liste des moyens d'insinuation : rires, moqueries, plaisanteries, jeux obscènes… tout ce qui est susceptible de détourner l'attention avant de la rediriger vers la cause à défendre dans des conditions plus favorables. Marc Fumaroli* définit la rhétorique comme une géométrie, un volume. Dans le secteur de la magie, cette géométrie est abondamment commentée. La magie repose en effet sur le détournement de l'attention, l'essentiel n'étant pas de réaliser le tour mais de faire diversion. On trouve beaucoup d'informations à ce sujet dans la littérature professionnelle des magiciens.



Directeur du groupement d'intérêt scientifique Culture & Médias numériques. Il a été responsable de la conception de la bibliothèque numérique de la BnF et président de la Mission interministérielle pour l'accès public à internet.

**Publications** (extrait)

“Pour une critique pharmacologique de la lecture numérique”, in *Bibliothèque(s)* n°64, 2012

“L'industrialisation du lecteur”, in *Medium* n°32-33, 2012

“Critique de la lecture numérique : The Shallows de Nicholas Carr”, in *BBF* n°5, 2011

“Lecture numérique et culture écrite”, in *skhole.fr* n°7, 2010

*Pour en finir avec la mécroissance. Quelques réflexions d'Ars Industrialis*, avec Bernard Stiegler et Christian Fauré, Flammarion, 2009

**Blog**

alaingiffard.blogs.com

Mais l'insinuation n'est pas seulement une redirection de l'attention, c'est aussi une économie de l'attention, un processus de transformation de l'attention. Dans le vocabulaire d'Aristote, il s'agit de transformer l'attention cognitive (*attentus*) en bonne disposition (*benevolentia*). L'insinuation s'est développée ensuite de manière interne (extension du répertoire des figures et des pratiques de manipulation de la rhétorique de l'attention) et externe (contamination par l'insinuation de tout le début du discours, y compris de l'entrée principale), selon le raisonnement suivant : la cause facile peut se passer d'une entrée détournée mais les ressorts de l'entrée détournée ne lui nuisent pas, donc pourquoi ne pas en faire un peu plus ? en outre, pourquoi ne pas avoir recours au détournement et à l'insinuation tout au long du discours ? enfin, tout comme le raisonnement probable est partagé entre le public et l'orateur, pourquoi ne pas faire en sorte que le public prenne goût à l'insinuation ? Ce sont là les fondements de l'attention orientée média (distincte de l'attention orientée texte).

Quel est le legs de la rhétorique de l'attention au-delà d'une activité de pure érudition ? Du Moyen-Âge à la Renaissance, elle a joué un rôle central dans la captation de bienveillance. Roland Barthes fait part de son intuition dans un "Aide-mémoire" consacré à l'ancienne rhétorique[1] repris dans *L'aventure sémiologique** : "Comme toujours lorsqu'on exhume ce vieux matériel logique (ou rhétorique), on est frappé de le voir fonctionner parfaitement à l'aise dans les œuvres de la culture dite de masse – au point que l'on peut se demander si Aristote n'est pas le philosophe de cette culture et par conséquent ne fonde pas la critique qui peut avoir prise sur elle". Le détournement, et plus généralement la rhétorique de l'attention, est plus qu'une référence pour interpréter l'économie de l'attention. Il y a une généalogie, une filiation dont les grandes étapes sont assez claires : survie de l'insinuation dans la rhétorique devenue poétique (17e siècle), émergence du détournement explicite (Lautréamont, 19e siècle), circulation du détournement de la littérature à l'art (époque de Dada et Duchamp), reprise du détournement par la publicité (20e siècle). Dans son traité *Propaganda** (1928), l'inventeur des relations publiques Edward Bernays* affirme : "Le conseiller en relations publiques qui parvient à insuffler la vie à une idée lui permet de prendre place dans l'ère du temps et de recevoir l'attention qu'elle mérite. Il n'est sûrement pas coupable d'avoir "contaminé" l'information à sa source. Il a créé un des événements du moment, un fait qui doit rivaliser avec tous ceux qui sont portés à la connaissance du public". Enfin, Debord et Wolman* présentent leur théorie du détournement de l'attention dans un texte intitulé *Mode d'emploi du détournement** (1956) où ils considèrent que ce n'est pas dans la production esthétique finissante (référence à Lautréamont) mais dans l'industrie publicitaire qu'il faut en chercher les plus beaux exemples.
Une autre approche du legs de la rhétorique de l'attention consiste à partir de la transition numérique. Nous essayons de reconstituer les dispositifs technologiques caractéristiques, oubliés, implicites, du mouvement de grammatisation du langage et de la pensée. Comme la grammaire et la dialectique, la rhétorique est l'un des arts du langage. On n'a pas toujours associé lecture et écriture, on n'a pas toujours appris à écrire et à lire en même temps, on n'a pas toujours lu silencieusement, on n'a pas toujours associé lecture, mémoire et réflexion, on n'a pas toujours eu l'idée, pour capter l'attention, de passer par des détours qui n'ont rien à voir avec le sujet à traiter ou la cause à défendre. Lorsque nous tentons de comprendre le numérique, nous faisons resurgir ces blocs de grammatisation du langage et de l'esprit qui étaient naturalisés, qui allaient de soi. Il est nécessaire de mettre en évidence la généalogie.

Le point capital, c'est la récupération du détournement par la publicité (pour laquelle le détournement est la règle), au centre de l'activité de relations publiques. Cette récupération s'est faite en trois étapes :
D'abord, la publicité elle-même est mise en place : créées à la fin du 19e siècle, les premières agences prennent leur essor après la Première Guerre mondiale, et ne se contentent pas – comme le prétend l'histoire officielle – de faire connaître les nouveaux produits industrialisés. Les fondateurs de la publicité justifient systématiquement la propagande par le conflit des attentions, c'est-à-dire le conflit des besoins, des désirs, de leur expression, la nécessité de faire passer un régime général de besoins à la place d'autres. Coca Cola est peut-être le plus bel exemple de détournement : les mythes et rituels de fin d'hiver ont été détournés par la marque pour créer le personnage du Père-Noël !
Le détournement réside ensuite dans la transformation progressive de la culture et de l'information en produit d'appel pour le marketing. Cela concerne la presse (dès le 19e siècle), les médias (radio puis télévision), le cinéma, l'industrie musicale… L'économie de la culture est emportée par un mouvement de financement via le marketing. La rhétorique de l'attention nous ayant appris que la

**"On n'a pas toujours eu l'idée, pour capter l'attention, de passer par des détours qui n'ont rien à voir avec le sujet à traiter ou la cause à défendre."**



1 "L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire", in revue *Communications*, n°16, 1970, pp 172-223.

juxtaposition de messages est impossible, nous savons qu'il y a bien conflit autour de la publicité et concurrence sur les contenus : le détournement n'est pas la juxtaposition mais la captation de l'information ici pour la mettre là.
Enfin, la troisième étape concerne les économies numériques de l'attention, dont le principal moyen est le marché biface (ou économie de plateforme) : on revend au marché publicitaire la connaissance qu'on a du public (notamment des lecteurs) auquel on propose des produits ou des services. Ces industries numériques ne s'appuient plus sur les procédés et contenus permettant de capter l'attention mais sur l'attention déjà présente. Autrement dit, elles ne partent pas des textes mais des lecteurs. C'est une innovation fondamentale, une différence essentielle entre les deux périodes de rhétorique de l'attention.

## La question de la lecture

Avant d'analyser le croisement de la rhétorique de l'attention avec la lecture, rappelons que l'approche rhétorique de la lecture considère le lecteur comme un orateur. Pour la philosophie de la lecture, le lecteur est d'abord celui qui lit devant un public. Cette acception restera la plus courante jusqu'à l'apparition de l'imprimerie. Aujourd'hui dans n'importe quel dictionnaire, elle n'est que la deuxième définition du mot lecteur.
En reprenant point par point les différents éléments de la rhétorique de l'attention pour les rapprocher de la lecture, on trouve en premier lieu le conflit des attentions. Il ne s'agit plus ici d'un conflit judiciaire ou politique entre des causes ; l'opposition se situe dans l'affrontement des cultures. Comme le souligne Pierre Legendre, la culture est secondarité car toute culture affronte ses ancêtres. La méthode de lecture inventée par Augustin – le plus important des rhéteurs chrétiens – fonctionne comme une manière de traiter les deux cultures premières, la culture juive et la culture antique gréco-romaine, par rapport à la culture chrétienne. Deux siècles plus tard, Quintien rattache déjà l'insuffisance de l'attention et la difficulté à se concentrer au conflit des cultures.
Par ailleurs, on retrouve dans l'association de la lecture et de la rhétorique de l'attention l'utilisation de la lecture pour se concentrer. La lecture est au plus près des techniques de maîtrise de soi en tant que lecture collective de textes sacrés qui favorise la concentration. Mais c'est dans l'association entre lecture et réflexion, que la rhétorique a élevé la lecture au rang de pratique initiale et centrale pour la maîtrise de l'attention (en tout cas la culture occidentale). Jusqu'au 12e ou 13e siècle, cette opération est le fruit de la rhétorique augustinienne.
La notion de commentaire (*commentum*) concentre ce mouvement de prise de conscience ou de construction technique de la lecture. En latin, le commentaire revêt quatre sens, que l'on retrouve dans l'association de la lecture (*lectio*) et de la réflexion (*meditatio*).
- Le premier sens est celui de projet, de notes prises pour préparer quelque chose (topo, aide-mémoire). Il faut se concentrer pour lire et, a fortiori, les technologies de lecture doivent faciliter la concentration (c'est précisément le problème de la lecture numérique tel que soulevé par les psychologues et les neurologues). Dans la lecture classique, un ensemble de techniques permettent d'assurer cette première concentration (lecture littérale, découpage, analyse en éléments plus brefs...).
- Le deuxième sens, celui de texte écrit sur un autre texte (méta-texte), caractérise la lecture comme technique de soi, comme exercice intellectuel. Il a été explicité par Brian Stock*, grand spécialiste d'Augustin. La lecture est suivie, éventuellement suspendue, pour laisser place à une activité réflexive, soit sur le texte lui-même, soit sur l'état subjectif du lecteur. Le lecteur se découvre lui-même comme virtuose de l'attention, conservant le texte toujours présent à son esprit, développant une réflexion sur ce texte, puis une réflexion sur lui-même réfléchissant sur ce texte. On est ici aux antipodes de la technique de l'insinuation et du détournement. Et c'est là que se constitue le triangle lecture-réflexion-mémoire (*lectio-meditatio-memoria*).
- Le troisième sens est celui d'exercice. Dès lors qu'on fait intervenir le lecteur, le sujet de la lecture, on sort de l'approche de la lecture comme acte pour la considérer comme le type-même de l'exercice intellectuel. La *meditatio* aussi, car cette pratique consiste à prendre soin de soi régulièrement (d'où l'origine commune de méditer et médecin).
Ces trois sens de l'association lecture-réflexion – se concentrer pour lire, associer lecture et réflexion, pratiquer la lecture comme exercice régulier et entraînement de l'attention – sont synthétisés par Proust dans sa préface de *Sésame et les Lys** de Ruskin : “La lecture est l'exercice préparatoire à la vie de l'esprit”.
Enfin, le commentaire peut désigner le raisonnement probable ou acceptable au centre de la rhétorique.

## Les lectures industrielles

Observons à présent ce croisement de la lecture et de la rhétorique de l'attention dans le cadre des mutations actuelles de la lecture, c'est-à-dire de la lecture numérique ou plus précisément des lectures industrielles.

Dépassons l'opposition habituelle entre attention et distraction pour s'attacher à l'hypothèse selon laquelle le conflit des attentions naît d'un conflit des cultures (culture "classique" vs culture "industrielle"). Le déficit d'attention ne relève pas seulement d'un phénomène psychologique ou d'un problème générationnel. La lecture numérique se développe en effet sur un fond attesté et indiscutable de diminution (quantitative) des pratiques de lecture (de la presse et du livre), et d'une baisse (qualitative) des performances de lecture. L'opposition entre attention et distraction résulte d'un faisceau de tendances : la faiblesse du savoir lire classique, la passivité ou l'interactivité caractéristiques de la culture de l'écran (Olivier Donnat), et l'absence d'une véritable lecture numérique (ce qui aboutit à une lecture sans savoir lire).

Pour ce qui concerne l'association entre lecture numérique et réflexion, les psychologues ont largement démontré que pour le moment, concentration et lecture numérique ne fonctionnent pas très bien ensemble. On peut bien entendu attribuer cette situation à un certain état de la technique, mais il y a surtout que l'économie de l'attention propre aux industries culturelles numériques entre en contradiction directe avec le développement d'une véritable technologie de lecture numérique. Pour des acteurs tels que Google, Apple ou Amazon, il s'agit de détourner le lecteur de la lecture, de le divertir, et non de l'outiller correctement. Nicholas Carr a soulevé et vulgarisé la question de l'association entre réflexion et lecture numérique, au-delà des simples problèmes de concentration dans l'acte de lecture numérique, et constaté très simplement : "Je ne réfléchis plus de la même manière qu'avant". L'explication de ce phénomène par les psychologues et les neurologues est encore largement ouverte et débattue.

Néanmoins, comme Marianne Wolf* l'explique dans *Proust et le calamar**, l'approche des psychologues rejoint les grands textes de la philosophie de la lecture pour constater que la lecture numérique – en tant que pratique culturelle – est loin de remplir le cahier des charges de la lecture classique, en particulier autour du triangle lecture-réflexion-mémoire.

Enfin, dès lors que l'on fait intervenir le lecteur, sa conscience et son esprit, il faut laisser une place à l'exercice de lecture et se demander concrètement en quoi consiste non seulement l'acte mais aussi l'exercice de lecture numérique. C'est l'une des grandes faiblesses du livre de Carr qui ne semble concevoir la lecture que comme une suite ou combinaison d'actes de lecture.

Voici un extrait d'un article que j'ai publié dans la revue *Medium* (n°32-33, consacré à la copie) : "La lecture est aussi un tel exercice. On peut circonscrire la définition de la copie à son produit, on l'opposera alors à l'original. C'est ce que fait le droit. Mais la copie comme activité s'oppose à l'exercice. L'incompréhension des jeunes qui pratiquent le copier-coller devant les reproches qui leur sont adressés sous la forme d'une sommation d'écriture originale provient en grande partie de cette ignorance sur ce qu'est l'exercice en général comme régime intellectuel et cognitif, et ce que sont l'écriture ou la lecture comme exercices particuliers et réguliers. L'exercice de lecture numérique, c'est précisément cela qui permet, si vous le souhaitez, d'éviter la destinée personnelle de Nicolas Carr comme lecteur numérique, c'est-à-dire d'éviter les addictions, les insuffisances de mémorisation, l'association défectueuse de la lecture numérique et de la réflexion. Si cet exercice de lecture numérique est évidemment dépendant de la mise en place d'une culture numérique, et de l'appropriation de cette culture par le lecteur, il en est aussi le lieu de formation. C'est dans l'exercice que se met en place la culture numérique, et c'est dans l'exercice de lecture numérique que se met en place la culture de la lecture numérique. Plus précisément, un art de la lecture numérique peut être constitué à travers l'exercice sans dépendre totalement de l'état de la technologie à un moment donné".

*"La lecture numérique*
*– en tant que pratique culturelle –*
*est loin de remplir le cahier des charges de la lecture classique,*
*en particulier autour du triangle lecture-réflexion-mémoire."*

J'espère vous avoir convaincus de la valeur des ressources de la rhétorique de l'attention pour nous aider à constituer un art de la lecture numérique.